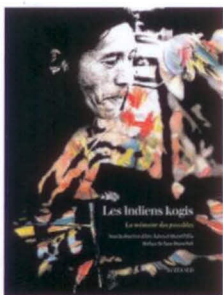


PRENDRE UN RISQUE, PRENDRE UNE CHANCE ?

Par *Eric JULIEN,*

Consultant - Géographe. Président de l'ONG Ici et Ailleurs (accompagnement des sociétés autochtones)



ERIC JULIEN ET MURIEL FILS
Les Indiens kogis
La mémoire des possibles
(ACTES SUD)

Si l'on admet que vivre, c'est prendre le risque de mourir, on comprendra aisément que le risque, est inhérent à la vie, qu'il en est une composante indissociable, comme l'inspiration à l'expiration, le jour à la nuit, le féminin au masculin, l'un à l'autre. Comment trouver un équilibre, son équilibre, psychique, psychologique, voir physiologique, sans le risque du déséquilibre ? Sans son expérimentation physique ?

Sans doute le savoir-faire de l'homme dans son « humanité », consiste t-il donc, soit à savoir tenir ce risque à distance lorsque il se fait trop présent, chaotique, soit à le convoquer, le « taquiner », (sports dits « à risques ») lorsque, immobile, figée, la société s'engourdit dans une dangereuse torpeur. Equilibre toujours. Dans les deux cas, pour que la prise de risque, reste une chance, une opportunité d'apprentissage, il est souhaitable qu'elle s'appuie sur des valeurs, un sens partagé et une culture qui autorise et accompagne ce « risque ». Qui lui donne son sens en permettant son expérimentation. Dans le cas contraire, le risque devient rapidement destructeur. (Cf le fonctionnement des mara au Salvador, ces bandes de jeunes qui sèment la terreur dans les grandes villes du pays. Pour être accepté comme membre de ces bandes, il faut être capable de tuer, au hasard, une personne dans la rue et ce dès le plus jeune âge. Si les jeunes ne s'exécutent pas, ils risquent d'être exclus, et donc de devenir des proies faciles pour les bandes adverses).

En la matière, les sociétés « traditionnelles », racines, autochtones, premières, auraient sans doute beaucoup à nous apprendre, pour peu que l'on se donne la peine de les écouter, elles qui ont toujours su apprivoiser le risque, s'en faire un allié, un support éducatif, là où les sociétés « modernes » auxquelles nous appartenons privilégient la peur, l'ignorance ou le rejet. Initiation, éducation, transmission, vie quotidienne, il n'est pas une étape, un instant de leur vie, où le risque ne soit pas présent, y compris et surtout, le risque de soi même, de ses peurs et de ses démons. Survivre aux risques du désert ou à ceux de la forêt tropicale, passer des « rituels », souvent dangereux, pour ne pas dire douloureux en Amazonie ou à Bornéo, se confronter à ses démons intérieurs en posant des mots sur les maux sous le regards des autres, sont des situations que connaissent bien ces sociétés, car elles savent qu'une communauté ne peut grandir et vivre en harmonie sans s'y confronter pour mieux les tenir à distance. Le plus grand risque pour elle est celui du déséquilibre, source de maladie et de mort.

Une posture d'autant plus juste, que le risque étant inhérent à la vie, mieux vaut l'apprivoiser, afin d'en faire une chance de vie et de créativité pour le groupe et l'individu, plutôt que de le rejeter comme nous le faisons le plus souvent au risque de le voir revenir avec plus de force, de violence et donc, en définitive de risques d'éclatement et de destruction pour nos sociétés modernes. N'est ce pas au bord du précipice, que l'on ressent avec le plus de force, la tension et le souffle de la vie ?

